



Lia van Leer in her office at the Jerusalem Cinematheque, December 2011

Entretien avec Lia van Leer

Eric Le Roy

Eric Le Roy est chef du service Accès, valorisation et enrichissement des collections aux Archives françaises du film du CNC, et président de la FIAF.

Lia van Leer (née Greenberg) est née en Roumanie en 1924. En 1940, à l'âge de 16 ans, elle fut envoyée en Palestine pour rendre visite à des proches, et n'en est jamais revenue. Son mari Wim van Leer et elle fondèrent la Cinémathèque de Jérusalem. Pionnière de la cinéphilie et de la conservation du patrimoine cinématographique en Israël, elle a reçu le Prix Israël – la distinction la plus prestigieuse décernée chaque année par l'État d'Israël – en 2004 pour l'ensemble de son œuvre. Cet entretien a été réalisé à la Cinémathèque de Jérusalem le 13 novembre 2012, dans le cadre du projet d'histoire orale de la FIAF. Il a été révisé par Orly Yadin, cinéaste et archiviste d'origine israélienne, qui a travaillé à la Cinémathèque de Jérusalem dans les années 1970.

Eric Le Roy (ELR) : Quelles sont vos origines cinéphiliques ?

Lia van Leer (LVL) : J'ai épousé Wim van Leer en 1952 et nous avons commencé par créer des ciné-clubs. L'idée était de Wim – c'était un homme extraordinaire. Nous aimions tous deux le cinéma et nous allions voir autant de films que possible. A l'époque, il n'y avait rien en Israël, mais Wim était très curieux de ce qui se passait dans le monde, alors chaque année nous allions un mois à Paris, à Londres, à New York... De Paris, nous voyagions partout en

Europe, dans les cinémathèques et les ciné-clubs, et nous voyions les derniers films du monde entier. A la Cinémathèque française, il n'y avait jamais de place, on s'asseyait par terre et on voyait des films japonais sans sous-titres !

Lorsque nous avons décidé de fonder un premier ciné-club en Israël, nous habitons Haïfa. Nous projetions deux films par mois et avions 200 abonnés. Nous achetions des copies 16mm, souvent à New York, par exemple à Bill Evans, qui était un type extraordinaire. Il avait un cinéma dans sa maison – il n'y avait rien d'autre que des copies de films qu'il avait achetées dans les brocantes et qu'il projetait jusqu'à minuit. Nous lui achetions des copies à 150 dollars. Ce n'était pas grand-chose, mais c'est comme cela que nous avons commencé à constituer une collection de films, qui était stockée sous le lit de notre chambre d'amis jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de place.

ELR : Où étaient projetés les films ?

LVL : Nous invitions nos amis à dîner, puis nous projetions des films. Puis la télévision est arrivée et nos amis ont cessé de venir.¹ À ce moment-là, nous avons commencé à projeter les films dans un centre communautaire. C'est

1. La télévision est arrivée en Israël en 1968.



Les locaux de la Cinémathèque de Jérusalem, situés sous les remparts de la vieille ville

ainsi qu'est finalement née la Cinémathèque, à Jérusalem, vers 1970. Ensuite, nous avons fait la même chose à Tel Aviv.

ELR: Quelle différence il y a-t-il entre les archives (Israel Film Archive) et la cinémathèque (Jerusalem Cinematheque) ?

LVL: C'est globalement la même chose. Quand on voit comment se sont constituées les cinémathèques dans le monde, on remarque qu'elles ont constitué une collection pour pouvoir présenter des films. Nous avons donc fondé une archive qui était celle de la Cinémathèque de Jérusalem. Et pour être affilié à la FIAF, il fallait prouver que l'on avait travaillé plusieurs années à créer un fonds de films. Mais Ernest Lindgren m'a acceptée immédiatement car je lui ai démontré ma passion et mon objectif de fonder une Archive pour mon pays, tout en collaborant avec les autres institutions membres de la FIAF.² C'était vraiment extraordinaire d'être acceptée dans cette communauté, de pouvoir échanger, communiquer, voyager... Je me rappelle très bien de mes premiers Congrès de la FIAF, à Budapest (1961), puis Rome (1962). C'était une inspiration de voir ce qui se faisait dans

les autres archives et cinémathèques. Et j'ai reçu énormément de films des autres collègues, des films qui avaient pour sujet Israël ou la Palestine. C'est aussi grâce à la FIAF que Wim et moi sommes allés pour la première fois à Moscou, et c'est au Gosfilmofond, en 1957, que nous avons rencontré Chris Marker, qui préparait son film *Lettre de Sibérie* (1957) avec Anatole Dauman.³ Là-bas, j'ai aussi rencontré beaucoup de juifs qui voulaient savoir ce qu'étaient devenus des membres de leur famille partis en Israël, car à l'époque on ne pouvait plus sortir d'Union soviétique. Cette ambiance nous a amené à réfléchir à la production d'un film, confié à Chris Marker. En Israël, nous lui avons offert une Vespa pour qu'il aille à la rencontre de tous nos amis. Il a ensuite accepté de réaliser un film pour nous, mais à la condition d'être libre de faire ce qu'il voulait. Il m'a donné seulement la possibilité de lire son scénario. Je lui ai finalement demandé de changer très peu de choses, telles que la voix off sur la création de l'État d'Israël. Il voulait dire que le pays s'était construit « contre la justice, contre la liberté, etc... ». Je lui ai dit que ça ne marchait pas. Il a compris et l'a changé. Au final, *Description d'un combat* (1960) est un film magnifique, remarquablement photographié par Ghislain Cloquet.

2. Ernest Lindgren (1910-1973), conservateur de la National Film Archive à Londres de 1935 à 1973, et l'un des leaders de la FIAF jusqu'à sa mort.

3. Chris Marker (1921-2012), cinéaste français; Anatole Dauman (1925-1998), producteur français d'origine polonaise.

ELR : Quel a été votre rôle dans le film ?

LVL : Un peu tout ! J'apportais des chats à Chris (rires), et tout ce dont il avait besoin pour son film, comme une assistante. Je me souviens d'un événement en particulier, lorsqu'il a tourné à Eilat, où il n'y avait rien. L'hôtel était une petite maison de deux étages, avec quatre chambres. Il dit dans le film qu'il était inquiet que cet endroit devienne un peu comme Miami Beach : c'est finalement un peu ce qui est arrivé ! Il était assez visionnaire sur ce qu'Israël allait devenir.

ELR : Comment la cinémathèque et l'archive se sont-elles constituées ?

LVL : En fait, comme notre pays, nous sommes partis de rien. Et maintenant nous avons ce lieu à Jérusalem, la conservation des collections, et le Festival qui est associé à ce projet. Et être ici, c'est formidable, il y a peu de cinémathèques au monde où l'on peut voir passer un âne devant la fenêtre de son bureau ! C'est peut-être la plus belle cinémathèque du monde.

Vers 1973, j'ai rencontré George Ostrovsky, qui était arrivé du Brésil avec sa fille Vivian – une vraie cinéphile.⁴ Il aurait pu donner de l'argent pour un musée ou un hôpital, mais il a voulu me donner un million de dollars pour bâtir une cinémathèque sur le modèle de la Cinémathèque française. Moi, j'étais étourdie, je lui ai dit « non, je ne veux pas que quelqu'un me donne de l'argent et me dise ensuite ce que je dois faire. Je veux être indépendante ».

ELR : En somme, vous avez eu l'attitude de Chris Marker...

LVL : Tout à fait ! En partant, il a dit à sa fille : « Jamais je n'avais offert un million à quelqu'un qui l'a refusé ». Influencé par sa fille, il est revenu et m'a avoué que ce que j'avais développé à la Cinémathèque était très bien. J'ai donc accepté son offre sans contrepartie. A l'époque, la Cinémathèque n'avait pas de locaux propres. J'ai trouvé trois ruines à Jérusalem qui devaient être aménagées en parc. Je suis allé

voir Teddy Kollek, le maire de Jérusalem, et lui ai proposé de les restaurer pour en faire une Cinémathèque, mais il ne savait pas ce que c'était.⁵ Je lui ai parlé des archives, d'un lieu de rencontres et de débat, avec un café, un espace convivial ouvert sur le monde. Teddy, qui était un homme très intelligent, a tout de suite compris l'importance de mon projet pour la ville. Alors qu'il nous manquait de l'argent à cause des guerres [israélo-arabes], il m'a mis en contact avec de nombreuses personnalités, notamment de Hollywood, comme Lew Wasserman, qui nous a fait don de 600 000 dollars.⁶ L'inauguration du Jerusalem Film Center, réunissant la Cinémathèque de Jérusalem et les Archives du film d'Israël en un lieu unique, a eu lieu en octobre 1981. Hélas George Ostrovsky est mort peu de temps avant. Sa fille Vivian, en revanche, est devenue l'un des membres les plus actifs du conseil de direction, et une programmatrice exemplaire. Le lieu est vraiment unique, et les visiteurs viennent autant pour le découvrir ou manger sur la terrasse, que pour profiter de nos activités. On dit souvent qu'à Jérusalem, il y a les musées, les théâtres, un centre culturel, les lieux saints... et la Cinémathèque ! On a réussi à fidéliser le public, les gens viennent deux à trois fois par semaine, il y a même des jeunes qui viennent tous les jours, c'est devenu en quelque sorte leur deuxième maison.

ELR : Comment la Cinémathèque parvient-elle à programmer autant de films et surtout autant de films différents ?

LVL : Nous travaillons beaucoup avec les ambassades, car elles veulent toutes présenter leur production nationale dans ce pays. Donc nous avons le cinéma du monde entier, tant à la cinémathèque qu'au Festival de Jérusalem. Nous avons aussi le Festival du film juif. Hélas, ici la religion a trop d'influence.

ELR : Mais n'avez-vous pas contribué à changer les choses ?

LVL : Auparavant, à Jérusalem, le vendredi et le samedi tout était fermé – pas de cinéma, pas de café, pas de restaurant, rien du tout.

4. George Ostrovsky (1901-1980), fut un homme d'affaire et philanthrope. Sa fille Vivian Ostrovsky (née en 1945 à New York), est programmatrice de cinéma et cinéaste expérimentale.

5. Theodor « Teddy » Kollek (1911-2007) était un homme politique israélien. Il a été le maire de Jérusalem de 1965 à 1993.

6. Lewis Robert « Lew » Wasserman (1913 – 2002) était un agent et directeur de studio américain.

Alors les gens allaient à Tel Aviv. J'ai commencé à programmer des films le vendredi soir et le samedi. Mais les rabbins bloquaient la rue et nous jetaient des pierres. Ils sont venus me voir pour me dire que Jérusalem était une ville sainte et que l'on ne pouvait pas faire ça. Finalement, l'un d'eux m'a dit : «on ne peut pas parler de choses si importantes avec une femme». Je leur ai dit d'aller parler avec mon mari, sachant d'avance ce qu'il allait répondre. Lorsqu'ils sont venus à la maison, Wim avait un casque militaire sur la tête pour les recevoir. Autant dire qu'ils n'ont pas apprécié. En fin de compte, on a continué à programmer les films le week-end, et puis un autre cinéma nous a imités, et les cafés ont ouvert aussi. Nous avons donc contribué, au-delà de la connaissance du cinéma, à changer la vie de la cité.

ELR : Comment avez-vous constitué la collection de vos archives ?

LVL : Au départ, il y avait la collection que j'ai constituée avec Wim et dont je vous ai parlé précédemment. L'idée était de constituer une collection du monde entier, car nous seuls pouvions le faire. Ensuite, la FIAF a été vraiment le réseau qui m'a aidé dans ma démarche. Il y avait par exemple des films à Berlin-Est. Wolfgang Klaue, qui dirigeait alors l'Archive, faisait passer des films à l'Ouest, où j'allais les récupérer et les transportais dans ma valise jusqu'en Israël. C'est comme cela que j'ai parfois pratiqué et que la collection actuelle s'est constituée grâce tous mes amis de la FIAF. Il y a eu aussi des personnes en dehors du cinéma qui m'ont apporté leurs films, de Pologne ou de Roumanie.

ELR : Vous avez aussi enrichi la Cinémathèque d'un fonds juif russe...

LVL : Oui. À Moscou, au Gosfilmofond, j'ai reçu de nombreux films concernant la vie des juifs en Russie. C'était important, après tout ce qui s'est passé, notamment les pogroms et les émigrations, de pouvoir conserver le témoignage de ce peuple dans les petits villages. Par exemple, lorsqu'il a préparé *Fiddler on the Roof* (*Un violon sur le toit*, 1971), Norman Jewison est venu à la cinémathèque voir tous ces documents, qui sont exceptionnels, sur les coutumes, les conditions de vie et la vie

religieuse.⁷ Ce sont des témoignages sur un monde disparu, car beaucoup de ces gens sont morts dans les goulags, sous Staline, à commencer par le grand comédien Solomon Mikhoels, qui était certainement le plus connu de l'élite intellectuelle juive.⁸

ELR : Vous avez aussi collecté des affiches, appareils, livres, scénarios, archives...Comment cela s'est-il mis en place ?

LVL : C'est en allant à Los Angeles, au début des années 1970, lorsque j'ai visité les grands studios et rencontré leurs plus importants réalisateurs et producteurs, que j'ai obtenu de leur part que soit inscrit, dans les contrats de distribution de leurs films en Israël, le dépôt des copies et des documents à la Cinémathèque, à la fin de l'exploitation en salles. C'est comme cela que j'ai enrichi les collections de la Cinémathèque. Je crois que c'est mon enthousiasme qui les a convaincus. Quand j'ai commencé à mettre en place ces collections, ma belle-mère, qui s'occupait de l'Institut Van Leer, une sorte d'académie, considérait que ce que je faisais n'était pas sérieux, que c'était surtout un amusement. Il a fallu que je me défende car je considérais que le cinéma était au même niveau que les livres. Lorsque j'ai été faite *docteur honoris causa* de l'Université de Jérusalem pour le travail que j'avais fait pour la culture cinématographique dans ce pays, j'ai regretté que ma belle-mère ne soit plus là pour le voir !

Pour en revenir aux collections non-film, j'ai commencé avec des documents provenant de brocantes à Paris ou à Londres. J'ai acheté des centaines de lanternes magiques pour trois fois rien, et toutes sortes de vieux appareils. J'étais un peu folle, je rapportais tout ça dans mes bagages. Pour les affiches, c'est un peu pareil. J'ai tenté de tout récupérer ce qui existait en Israël, avec les affiches des années 1930, en hébreu, où il est écrit que chaque film est le plus beau du monde.

7. Norman Jewison est un acteur, réalisateur et producteur canadien né en 1926. Son film *Fiddler on the Roof* (*Un violon sur le toit*, 1971) est un film musical américain adapté de la comédie musicale homonyme créée à Broadway en 1964, qui se déroule au début du XXe siècle à Anatevka, petite bourgade juive d'Ukraine.

8. Solomon Mikhoels (1890-1948) était un acteur et directeur de théâtre juif d'URSS.



La bibliothèque du film Lew and Edie Wasserman à la Cinémathèque de Jérusalem

Une part de notre collection est constituée de belles affiches provenant du fonds «Ofek», qui sont des dessins des façades des cinémas de Tel Aviv et Jérusalem de 1928 à 1934. Cette collection a été découverte par un peintre, Avraham Ofek dans les sous-sols de l'école d'art Bezalel.⁹ Mais les plus belles affiches de la Cinémathèque viennent d'Arnon Milchan¹⁰, qui nous a fait un don et nous a permis de faire une exposition et un livre après leur restauration, car elles étaient très endommagées. Cette manifestation a eu un important retentissement.

ELR : Comment cela s'est-il passé pour la conservation des archives ?

LVL : Lorsqu'il n'y a plus eu de place chez moi sous le lit, il a fallu trouver une solution. Il y a eu d'abord la municipalité de Haïfa qui m'a donné une maison où j'ai pu mettre tous les films, mais ce n'était pas adéquat. La température n'était pas convenable, et les boîtes étaient entassées, mal stockées. Et ensuite j'ai dû en mettre dans d'autres maisons,

la collection était éparpillée un peu partout. Alors, lorsque le projet de bâtiment a été lancé, ici à Jérusalem, nous avons veillé à bien prendre en compte les espaces de stockage pour les films. Ces salles sont aménagées selon les normes de température et d'hygrométrie préconisées par la FIAF. Aujourd'hui, nous devons faire face à la numérisation des œuvres, autant pour la production contemporaine que pour les images du passé. Mais en tant que musée du cinéma, nous devons continuer de projeter en 35mm, même si cela devient de plus en plus difficile, notamment dans le cadre de notre festival : cette année, sur 200 films, seuls huit étaient en 35mm, tout le reste était sur support numérique. Récemment, nous avons aussi décidé de ne conserver que deux copies lorsque nous en avons cinq, voire plus. C'est un devoir de sélection pour l'avenir. Les copies en double sont données à d'autres institutions du pays qui en ont besoin. Nous sommes la seule archive de films en Israël, les autres institutions conservent surtout de la vidéo.

Nous vivons une époque terrible où l'on voit des films sur des iPhones. L'apparition de la télévision avait déjà changé les comportements, puis il y a eu Internet. Le grand acteur Eddie Cantor m'avait dit : « mais

9. Avraham Ofek (1935 –1990) était un sculpteur, peintre, imprimeur et décorateur israélien d'origine bulgare.
10. Arnon Milchan est un producteur américain né en 1944 en Palestine mandataire, fondateur de la société de production New Regency Productions.



Lia van Leer avec Robert de Niro à la Cinémathèque de Jérusalem en 1993

comment peut-on tomber amoureux d'un être humain de cette taille? Je ne fais pas 30cm!» On parle beaucoup de ce thème durant notre festival. Car voir un film, ce devrait être avant tout sur grand écran et si possible en 35mm. Ce qui est triste, c'est que dans certains pays, il n'y a plus ce cinéma. Les nouvelles générations n'ont pas accès à cette expérience unique.

ELR : Comment fonctionne juridiquement la Cinémathèque ?

LVL : Nous avons maintenant des financements de la municipalité et du gouvernement, mais ce qui nous a garanti l'indépendance, c'est la Fondation Van Leer. Mon beau-père, qui était originaire des Pays-Bas, était un homme très riche qui avait des usines dans le monde entier.¹¹ Il a donné une partie de sa fortune à la Fondation, qui a soutenu la Cinémathèque. Cela nous a permis de rester indépendants vis-à-vis de la

municipalité. Je me souviens par exemple que nous avons projeté le film de Bergman, *En passion* (*Une passion*, 1969), qui était alors interdit par la censure. On ne pouvait pas projeter de films contenant des scènes de sexe, mais on le faisait malgré tout. On a toujours montré des films politiques, même sur la situation de notre pays, ou sur des populations auxquelles on fait des choses inacceptables. C'est ce qui se passe est une grande tragédie, car on pouvait vivre et travailler ensemble. Nous avons toujours travaillé avec des Palestiniens qui sont des amis.

ELR : Quel souvenir gardez-vous du Congrès de la FIAF de 1996, que vous avez organisé ?

LVL : Un souvenir inoubliable, bien sûr, parce que tout le monde, ou presque, est venu à Jérusalem. Pour beaucoup, c'était la première fois qu'ils venaient en Israël. Nous avons pu montrer nos collections et notre travail, et mener à bien tout ce que la FIAF attendait de nous, à commencer par Michelle Aubert, alors présidente, et Christian Dimitriu l'administrateur, qui ont été pour nous d'un grand secours. Le sujet du Symposium diri-

11. Bernard van Leer (1883-1958) était un industriel et philanthrope néerlandais, et père de Wim van Leer (1913-1992), le mari de Lia van Leer.

gé par Hoos Blotkamp, «The Rights Thing», est resté, je crois, dans toutes les mémoires, car c'était la première fois que l'on abordait, dans le cadre de la FIAF, ce thème important qu'est le droit des archives. Sous la responsabilité de João Bénard da Costa, la Commission d'accès aux collections a aussi présenté un programme de projections sur le thème des films «perdus et retrouvés», ce qui avait tout son sens chez nous, puisqu'un film perdu depuis 80 ans, *La Vie des Juifs en Palestine* (1913), venait d'être retrouvé.

en

The interview traces Lia van Leer's career from the days of collecting prints and showing them to friends, starting a film club in a community centre in Jerusalem, and eventually expanding that film club into an archive, the Jerusalem Cinémathèque, with funds enabled by Teddy Kollek, mayor of Jerusalem, from some of his contacts in Hollywood, and through the generosity of George Ostrovsky, whose daughter Vivian later became actively involved with the Archive. The institution maintains its independence because it is supported financially by a foundation set up by her father-in-law. Van Leer explains how her insistence on showing films on the Jewish Sabbath had an unexpected effect on Jerusalem culture generally as it encouraged other places to be open then.

When the Cinémathèque became a member of FIAF, Van Leer was able to visit archives around the world and to exchange prints and ideas. Films about Jewish life in Europe and elsewhere, given to her by Gosfilmofond and other FIAF members, became an important resource for researchers; alongside this, she also built up a collection of international titles, in part by persuading Hollywood studios to contract to deposit copies and related ephemera when their films were distributed. The Van Leers produced Chris Marker's 1960 film *Description d'un combat* (*Description of a Struggle*), about the experiences of Israelis.

Now the only archive in Israel that still holds film, the Cinémathèque is also beginning to digitise its holdings; its museum collection includes posters, scripts, cinema equipment, and so on; its status as an independent organisation enables it to show political and other films which would normally be subject to censorship. All of this came more than usually to the attention of FIAF members at the 1996 Jerusalem Congress, the central theme of which was on copyright. Van Leer has received numerous awards for her cultural achievements, including, in 2004, her country's highest honour, the Israel Prize. Now more than eighty years of age, she still visits the Cinémathèque every day and keeps up with current trends in world cinema.

ELR : Parlez-nous de l'avenir...

LVL : Oh, L'avenir ! Je suis présidente de la Cinémathèque... Pour moi c'est comme un «poste d'observation». Shimon Pérès, notre président, ne manque jamais une occasion de dire à Benyamin Netanyahu ce qu'il pense de la politique menée. Il est important d'avoir de la hauteur et d'intervenir si besoin. Pour moi, c'est pareil. Tout d'abord, je peux rester à ce poste tant que je veux... J'y vais encore chaque jour. J'aime ce que je fais, je ne compte nullement m'arrêter. Il est important pour moi de suivre l'évolution du cinéma, de me tenir au courant de ce qui se passe...

es

La entrevista recorre la carrera de Lia van Leer desde los días en que coleccionaba copias y las proyectaba a sus amigos, cuando creó un cineclub en un centro comunitario de Jerusalén y, finalmente, lo transformó en un archivo, la Cinemateca de Jerusalén, con recursos económicos aportados por Teddy Kollek, alcalde de Jerusalén, por algunos de sus contactos en Hollywood y gracias a la generosidad de George Ostrovsky, cuya hija Vivian se involucró activamente en el archivo más tarde. La institución mantiene su independencia debido al soporte financiero de una fundación creada por su suegro. Van Leer ella explica cómo su insistencia en proyectar películas en el día del Sabbath judío tuvo un efecto inesperado en la cultura en Jerusalén en general, ya que alentó la apertura de otros lugares.

Cuando la Cinemateca se convirtió en miembro de la FIAF, la Sra. Van Leer pudo visitar archivos de todo el mundo e intercambiar copias e ideas. Las películas sobre la vida judía en Europa y en otros lugares, cedidas por Gosfilmofond y otros miembros de la FIAF, se convirtieron en un importante recurso para los investigadores; además, también formó una colección de títulos internacionales, en parte porque persuadió a los estudios de Hollywood para hacer depósito de copias y otros materiales relacionados cuando los films hubieran sido distribuidos. Los Van Leer produjeron *Description d'un combat* (*Descripción de un combate*), la película que rodó Chris Marker en 1960 sobre la experiencia de los israelíes.

A día de hoy, la Cinemateca, el único archivo en Israel que sigue conservando películas, también está empezando a digitalizar sus fondos; su colección incluye carteles, guiones, aparatos de cine, etc.; su estatus como organización independiente le permite mostrar películas políticas que normalmente estarían sujetas a censura. Todo esto pudo ser apreciado por los miembros de la FIAF en el Congreso de Jerusalén en 1996, cuyo tema central era el derecho de autor. La Sra. Van Leer ha recibido numerosos premios por sus logros culturales, incluyendo, en 2004, la más alta distinción de su país, el Premio Israel. Ahora, con más de ochenta años de edad, todavía visita la Cinémathèque a diario y se mantiene al día de las tendencias actuales en el mundo del cine.